



HAL
open science

Le plurilinguisme

Christian Tremblay

► **To cite this version:**

Christian Tremblay. Le plurilinguisme. Etudes en didactique des langues, 2022, Les langues au travail / Languages at work, 38, pp.99-110. hal-04397616

HAL Id: hal-04397616

<https://hal.science/hal-04397616v1>

Submitted on 16 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La genèse de l'idée de plurilinguisme

Ce serait une grave erreur de penser que le plurilinguisme est une tendance nouvelle, sans racines historiques. Le terme, employé pour la première fois en 1951, connaît son essor sous l'impulsion du Conseil de l'Europe qui avait besoin de distinguer des réalités différentes jusqu'alors couvertes par le seul vocable de multilinguisme. Toutefois, ses racines sont anciennes et doivent être rattachées à la question de la diversité des langues. Il faudrait quasiment retracer l'histoire de la pensée sur le langage depuis l'Antiquité. Cependant, l'idée même de la diversité des langues ne s'est imposée qu'assez tardivement.

À travers quelques grands auteurs, il est possible de dégager de réelles convergences alors même qu'ils n'ont entretenu, à travers le temps, aucun lien les uns avec les autres sur cette question. Chronologiquement, c'est Dante qui, dans *De l'éloquence en langue vulgaire*, a amorcé une réflexion que nous devons rattacher à la problématique de la diversité des langues. Au XIII^e siècle, la décomposition du latin comme langue d'usage est fortement avancée, mais le latin reste la langue des lettrés et la seule langue écrite. Le sens des mots a beaucoup évolué et, par langue vulgaire, Dante entend la langue qui est parlée dans les foyers, qui est la langue "noble", vivante, tandis que le latin est devenu, selon lui, une langue artificielle, figée. Son approche de la différenciation des langues sera reprise plus tard par Vico, Humboldt, Saussure et de nombreux autres. Il la fait dépendre de la différenciation des mœurs et des comportements, qui naissent "du libre choix des hommes et de la proximité des lieux" et, inversement, du simple effet de l'éloignement, voire de l'isolement, des populations qui se sont disséminées de par le monde. Mais s'il n'imagine pas la moindre unification des langues, il est très loin de se faire le chantre de la différenciation et de la diversité, comme on aurait tendance à le faire de nos jours, au nom de l'égalité des droits. Il se met en chasse de la plus noble et de la plus illustre langue d'Italie avec l'idée d'en faire la langue des Italiens qui puisse rivaliser avec le latin. Il regarde avec envie l'évolution du français en France, soutenu par un pouvoir royal qui fait tristement défaut à l'Italie. Donc, les principaux enjeux du plurilinguisme sont déjà posés chez Dante.

Quatre siècles plus tard, Leibniz est certainement beaucoup plus connu pour son œuvre scientifique et son projet (qui ne verra jamais le jour) d'un langage philosophique ou universel que par son extrême sensibilité à la diversité des langues. Les éléments de sa philosophie qui s'y rapportent, ou dont nous pensons qu'ils s'y rapportent, sont pourtant importants mais très éparpillés et finalement peu connus. Même si la portée qu'il envisageait pour son langage philosophique n'a jamais été bien définie par lui-même et reste l'objet de débats (De Mauro & Formigari), à aucun moment l'unification des langues ou la disparition de la diversité des langues n'est envisagée, ni envisageable.

L'infini et le "point de vue"

Un raisonnement simple permet d'expliquer pourquoi la disparition des langues n'est ni envisagée ni envisageable et d'établir un lien entre la diversité des langues et l'infini. Heinz Wismann disait que si une langue permettait de tout dire, il ne serait pas nécessaire d'en avoir plusieurs. On trouvera un écho à cette réflexion chez Picasso quand il dit "S'il n'y avait qu'une vérité, on ne pourrait pas faire cent toiles sur le même thème". Il ne voulait certainement pas dire que toutes les vérités se valent, mais que cent toiles ne suffisent pas à épuiser toutes les facettes de la vérité du monde. Et l'on retrouve aisément la même idée, sous l'aspect du "point de vue" que Leibniz explicite dans son essai "Éclaircissements sur les monades", publié en 1713, rebaptisé plus tard sous le titre de "Monadologie". Chez Leibniz, la monade est la plus petite particule d'être vivant ou de matière organique dont toute forme de vie est constituée. "Toute Monade étant un miroir de l'univers à sa mode", il en vient à faire une audacieuse évocation:

Et, comme une même ville regardée de différents côtés paraît tout autre, et est comme multipliée perspectivement; il arrive de même que par la multitude infinie des substances simples, il y a comme autant de différents Univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les différents points de vue de chaque Monade (Leibniz, 2004 ; 234).

Il ne semble pas qu'il ait élaboré un tel raisonnement pour les langues. Mais considérer que les langues sont des "points de vue" sur le monde, de la même manière que Guilhelm von Humboldt évoquera plus tard les langues comme "visions du monde"¹, ne semble pas incongru. Aucune langue ne pouvant représenter une totalité, aucune langue ne peut prétendre à un quelconque monopole. L'idée même d'une langue unique, qu'elle exprime une sorte de nostalgie de la mythique langue adamique ou non, est en soi une idée folle. Leibniz considérera cette problématique comme ayant peu d'intérêt et préférera plutôt se focaliser sur la "création linguistique incessante".

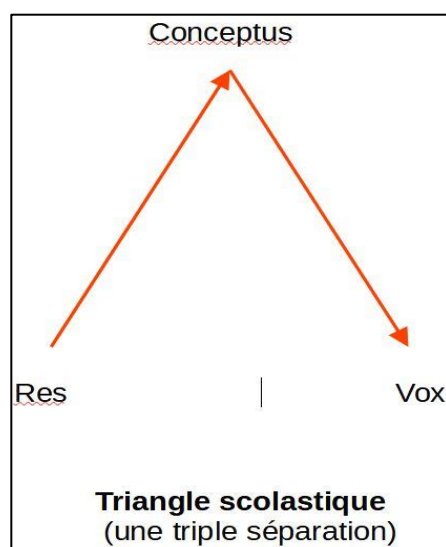
¹ Cette idée traversant toute l'œuvre de Humboldt, il est difficile de donner une référence. Nous suggérons toutefois celle-ci: *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Seuil, 2000, p. 131.

Le caractère historique des langues signifie, certes, une diffraction de la langue primitive, mais aussi la possibilité d'un progrès dans le langage lui-même (que Leibniz a pu, par exemple, planifier pour l'allemand philosophique (Nef, 2000: 26).

Au fond, ce qui l'intéresse par-dessus tout, c'est " l'harmonie des langues", c'est-à-dire " l'unité dans la diversité" ou " l'unité dans la multiplicité". La notion de point de vue, philosophiquement essentielle, se retrouvera beaucoup plus tard chez Saussure sans que Saussure fasse spécifiquement référence à Leibniz.

Le signifiant et le signifié ou la séparation

Mais, on doit souligner un aspect finalement encore assez peu connu de Saussure et sur lequel pourtant il s'est longuement appesanti dans l'ouvrage posthume *Écrits de linguistique générale* (Bouquet & Engler, 2004), c'est la large confusion susceptible de résulter de la distinction entre *signifiant* et *signifié* qui est exprimée dans le *Cours de linguistique générale*, laquelle rejoint celle entre *forme* et *sens*, distinctions qui s'inscrivent dans le triangle sémiotique aristotélicien ou scolastique avec ses trois sommets², eux-mêmes susceptibles de multiples dénominations, mais que l'on peut réduire à trois: le réel ou le monde, le concept et le mot, ce qui donne le schéma suivant:



Le risque de ce genre de représentation, c'est la séparation. Dans un monde clos ou un monde fini, cette représentation ne pose pas de problème. Mais dans un monde infini et infiniment extensible, le risque est destructeur, car le concept et le mot font partie du même monde dont ils ne peuvent être séparés et dont ils contribuent au changement. Saussure ne dit pas exactement cela mais, contre les mauvaises interprétations toujours possibles, contre la séparation, il s'insurge à de nombreuses reprises, par exemple:

Nous déclarons que des expressions comme La forme, L'idée ; La forme et L'idée ; Le signe et La signification, sont pour nous empreintes d'une conception directement fautive de la langue.

² Le graphique en trois sommets serait dû à Charles Kay Ogden dans *The Meaning of Meaning* (1923).

Il n'y a pas *la* forme et une idée correspondante ; il n'y a pas davantage *la* signification et un signe correspondant. Il y a *des* formes et *des* significations possibles (nullement correspondantes) ; il y a même seulement en réalité des *différences* de formes et des *différences* de significations ; d'autre part chacun de ces ordres de *différences* (par conséquent de choses déjà négatives en elles-mêmes) n'existe comme différences que grâce à l'union avec l'autre [...]

Qui dit *signe* dit *signification* ; qui dit *signification* dit *signe* ; prendre pour base le *signe* seul n'est pas seulement inexact mais ne veut absolument rien dire puisque, à l'instant où le signe perd la totalité de ses significations, il n'est rien qu'une figure vocale (Bouquet & Engler, 2002: 42).

Le langage et le réel

Il est important de souligner que chez Saussure la référence, c'est-à-dire la place du monde réel, qu'il considère comme hors champ de la linguistique, n'est en fait intégrée que par le biais du "point de vue". On sait, en effet, depuis Kant et Nietzsche notamment, qu'il n'y a pas d'appréhension directe du réel. C'est le sens de la révolution kantienne par rapport à Descartes dans la théorie de la connaissance. Nietzsche (1873: 24) lui-même rappelle que les lois naturelles ne sont pas connues en elles-mêmes, mais par leurs effets. Certains vont jusqu'à nier le réel, et donc l'idée même de vérité. Il ne s'agit pas de cela mais de considérer la place du langage dans le réel.

Il est incontestable que l'idée que le langage crée lui-même sa propre réalité est difficile à admettre et, qu'inversement, si cette idée conduit à nier toute réalité et toute vérité, on se trouve au bord d'un abîme. Mais si l'on comprend le fait que l'homme crée par le langage et le signe la seule réalité possible, mais que pour autant le réel ne disparaît pas, alors les notions de vrai et de diversité prennent tout leur sens et le langage reprend une place qui n'est pas tout, mais presque tout.

Les en tant que, les au point de vue de font fort réfléchir en linguistique. Ailleurs, il y a une limite aux façons diverses d'envisager les choses, qui est donnée par les choses mêmes. En linguistique on peut se demander si le point de vue où on envisage la chose, et par conséquent en définitive si nous partons sur un seul point de vue sur quelque chose de concret, ou s'il n'y a jamais eu autre chose que nos points de vue indéfiniment multipliables (Bouquet & Engler, 2002: 67).

L'idée du passage obligé par le langage pour l'expression de tout fait et de toute pensée sera reprise et élargie par Cassirer (1953), mais il l'élargira à toutes les formes de langage dans la philosophie des formes symboliques.

Nous avons abordé la question de la diversité des langues, celle des rapports entre cette diversité et le monde réel et avons observé que le caractère irréductible de la diversité était la conséquence de l'infinité du monde, que l'on aille vers l'infiniment petit ou l'infiniment grand. Et nous avons également observé que la réalité passait par le truchement du langage qui ne peut être remplacé par quoi que ce soit d'autre.

La langue outil de communication

Cette capacité de penser et de communiquer est une dimension du langage qui a largement été délaissée par le sens commun qui ne voit dans la langue qu'un outil

de communication, sans comprendre qu'une communication réussie nécessite de prendre en charge toute la profondeur du langage, c'est-à-dire tous les substrats qui donnent sens aux mots. Pendant longtemps, la distinction n'a pas été très nette. Si l'on regarde ce qu'en dit Dante, on voit bien qu'il ne se pose pas la question. Ainsi écrit-il: "En effet, si nous considérons attentivement ce que nous essayons d'atteindre par la parole, il est évident qu'il s'agit simplement de communiquer aux autres ce que notre esprit a conçu" (388). Dans cette phrase, ce que nos contemporains ont tendance à ne retenir, c'est "il s'agit simplement" et à négliger "ce que notre esprit a conçu".

On retrouvera chez Leibniz quelque chose de similaire. Ainsi dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1765: 214), il écrit:

Je crois qu'en effet sans le désir de nous faire entendre nous n'aurions jamais formé de langage; mais étant formé, il sert encore à l'homme à raisonner à part soi, tant par le moyen que les mots lui donnent de se souvenir des pensées abstraites que par l'utilité qu'on trouve en raisonnant à se servir de caractères et de pensées sourdes; car il faudrait trop de temps s'il fallait tout expliquer et toujours substituer les définitions à la place des termes.

Pour Vygotski (1934), entre la pensée et le langage il n'y a rien, car la pensée s'accomplit dans le langage, le concept c'est le mot. Or, dans un petit essai bien opportun, Chomsky (2016), critique vertement la tendance dominante de la linguistique contemporaine à ne voir dans la langue qu'un outil de communication, "dogme moderne" selon lui qui va à l'encontre de toute une tradition historique incarnée particulièrement par Leibniz, Humboldt et Saussure. Il écrit, par exemple

De plus, même si l'on admet que la langue sert à la communication, il n'est pas nécessaire que les significations (ou les sons, ou les structures) soient les mêmes pour tout le monde. La communication n'est pas affaire de "oui" ou de "non", mais de "plus ou moins". Si les similitudes sont insuffisantes, la communication échoue peut-être, mais seulement jusqu'à un certain point, comme dans la vie en général. (*ibid.*: 29).

On peut assez facilement identifier le tournant où ce dogme moderne émerge de manière radicale et influencera pendant des décennies et encore aujourd'hui, non seulement la linguistique, mais surtout tout le sens commun qui se nourrit de notre civilisation technicienne.

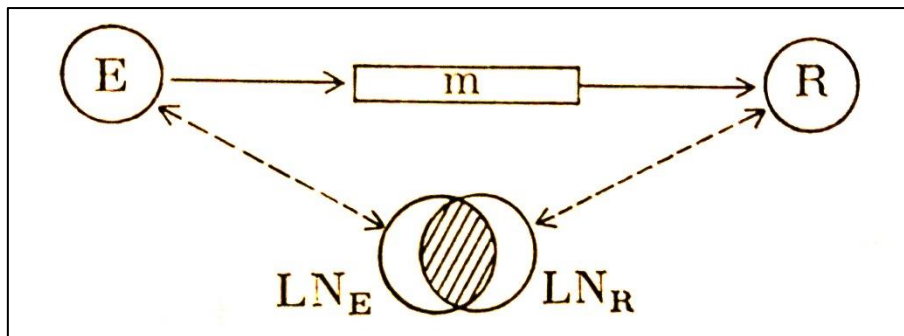
Par rapport au cheminement du langage que nous avons très brièvement retracé à travers la philosophie, la théorie de l'information a pris une direction tout opposée, entraînant avec elle une grande partie de la linguistique.

Dans ses *Essais de linguistique générale*, Jakobson (1963: 38) déclarait:

Dans l'étude du langage en acte, la linguistique s'est trouvée solidement épaulée par le développement impressionnant de deux disciplines parentes, la théorie mathématique de la communication et la théorie de l'information.

Nombreux sont les manuels universitaires qui se sont inscrits dans ce mouvement réducteur en expliquant que la langue est d'abord un instrument de communication. Ainsi, par exemple, le premier chapitre du manuel de Pottier, *Linguistique générale* (1985: 21) porte sur la communication linguistique et commence

par la phrase: “La communication linguistique est essentiellement l’échange de messages entre deux interlocuteurs au moins”, illustrée par le schéma suivant:



On suppose que l’émetteur E a une connaissance linguistique comparable à celle du récepteur R (langue naturelle de E ≠ langue naturelle de R). Le message est de nature linguistique (sonore, visuel).

Le substrat de cette communication est “une structure d’entendement, très profonde, lieu de connaissance, par nature déliée des langues naturelles (*ibid.*: 21). Dans ce schéma, une séparation totale est opérée entre la langue et le monde de référence. Et cette séparation, qui relève du sens commun à tous les niveaux, du monde scientifique aux politiques et aux journalistes, est particulièrement problématique. Quelle que soit sa sophistication, jugée toujours trop grande, la langue est bel et bien réduite à un simple outil dont l’homme se sert pour parler, comme l’oiseau se sert de l’air pour voler. En réalité, cette séparation n’est tenable ni du côté de la communication, ni du côté de la linguistique et ceci, on le sait depuis des décennies, même si l’on continue d’entendre dans des conférences que la langue est un outil de communication, ce qu’elle est certes, mais pas seulement, et ce n’est sans doute pas l’essentiel.

L’incommunication, notre condition primordiale

En matière de communication, on est obligé d’abandonner l’idée que la communication consiste dans l’échange d’informations. Wolton (2000) en est arrivé à considérer l’*incommunication* comme l’état normal résultant des niveaux élevés d’incompréhension interlinguistique et interculturelle. Langues et cultures apparaissant comme indissociables dans la vie concrète, tout l’art de la communication consistera à sortir de cet état et à tenter de réduire l’incommunication pour enfin entrer dans une communication authentique et réussir la communication. Échanger des informations n’est pas échanger des contenus de pensée et les contenus de pensée sont indissolublement liés aux propriétés du langage comme fait social et comme objet historique.

Nous ne rentrerons pas ici dans la discussion sur la question de savoir si la langue influence la pensée. Nous souhaiterions souligner, même s’il n’existe pas de lien intrinsèque et déterministe entre la langue et la pensée (ce que semble n’avoir jamais soutenu sous cette forme Humboldt) et comme Leibniz l’avait largement admis, que la langue est un milieu qui la conditionne. Steiner (1975: 122), le souligne

et ceci est essentiellement dû à ce que nous proposons d'appeler un "effet de corpus" ou "de milieu", le corpus étant le contexte langagier dans lequel nous vivons.

Remettre la langue au cœur de l'école

Nous pourrions imaginer que ce qui est dit ici relève de la spéculation intellectuelle et ne touche pas à notre quotidien. Nous sommes très loin de la pure spéculation, et nous voudrions, par deux exemples simples, illustrer le fait que la conception du langage a une forte incidence sur notre quotidien.

Premier exemple, la question du redoublement scolaire. Il y a eu beaucoup d'écrits et de rencontres sur ce sujet depuis des décennies pour arriver au constat que le redoublement n'est pas un moyen pertinent pour lutter contre l'échec scolaire, en déduisant de manière un peu rapide que l'absence de redoublement devrait conduire à l'amélioration du niveau scolaire. De toute évidence, cette attente a été déçue et il a fallu à peu près vingt ans pour se rendre compte que, si le redoublement n'était une voie ni efficace pédagogiquement ni socialement acceptable, l'échec scolaire subsistait néanmoins à un niveau très élevé au niveau du lycée. La renonciation au redoublement aurait dû conduire à remettre les fondamentaux au centre de l'enseignement à l'école primaire et les associer à un renforcement du soutien scolaire de différentes façons, dont le dédoublement des petites classes dans les zones prioritaires. Quand on parle des "fondamentaux", on parle en fait des mathématiques et, en France, du français. Normalement, on aurait dû considérer depuis longtemps que la langue était le passage obligé pour remettre le système sur le chemin de l'efficacité et de la justice.

Laïcité, *laicity*, *secularity*

Un exemple totalement différent concerne la question de l'incommunication à grande échelle en ce qui concerne la laïcité.

À partir du moment où le terme n'existe pas dans la langue, l'échange de significations est problématique. Mais même quand le terme existe, une certaine opacité peut rendre la communication délicate. Entre la *secularity* anglo-saxonne et la laïcité française ou latine, la distance est grande, et même l'introduction de *laicity* en anglais ne règle pas le problème, car la distinction prend ses racines dans des siècles d'histoire où les guerres de Religion et les ravages de l'Inquisition en milieu catholique ont fait leur œuvre. Apprendre la langue, ce n'est pas seulement connaître la grammaire ou répéter des listes de vocabulaire, c'est aussi comprendre que les mots ont une histoire et, comme l'histoire n'est jamais finie, le sens des mots lui-même ne cesse d'évoluer; et apprendre la langue, c'est aussi en comprendre les évolutions. Comprendre les évolutions, ce n'est pas seulement les constater, c'est aussi en comprendre les ressorts.

Emprunts et effet de domination

Nous avons jusqu'à présent peu parlé des relations de pouvoir, qui sont évidemment très présentes dans les questions linguistiques, comme dans tous les aspects de la vie sociale. Le sujet est bien trop vaste pour prétendre le traiter dans le

cadre de cet article. Nous voudrions toutefois le placer sous un aspect particulier, celui des emprunts linguistiques.

Les emprunts peuvent provoquer des réactions diamétralement opposées et très souvent passionnées entre ceux qui voient dans tout emprunt une forme d'agression et ceux qui, d'un point de vue quasiment onirique, considèrent qu'il s'agit d'un processus non seulement naturel, ce qui est difficilement contestable, mais toujours positif d'enrichissement. Il en est des emprunts comme de tout phénomène de domination. En tant que phénomène, il est ambivalent. Au risque de choquer certains, on peut dire que la domination est tellement universelle, et prend des formes si variées que l'on pourrait affirmer que sans domination il n'y aurait pas de vie. Mais dans son application, il faut clairement nuancer.

Comme le rappelle Jean Pruvost (2018: 58), on distingue depuis Bruno & Bruneau (1887), du point de vue de l'économie de la langue, deux types d'emprunt: les emprunts par nécessité, parce que le mot n'existe pas dans la langue qui l'accueille et que l'on ne trouve aucun avantage à inventer un mot nouveau, et les emprunts de luxe, qui viennent s'ajouter sans nécessité à la langue pour satisfaire un certain snobisme, une volonté de différenciation sociale ou une simple coquetterie. À ces deux catégories, il faudrait, selon nous, ajouter les emprunts de domination, dans la mesure où ils viennent remplacer des mots et des expressions existantes sans autre explication que l'emprise culturelle exercée par tel ou tel pays sur les autres.

Dans un monde où les évolutions sont lentes, on n'a pas conscience des changements qui s'opèrent, la lenteur étant, de plus, le propre des évolutions linguistiques et des changements culturels. Ce n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui et l'on peut mesurer sur quelques années les changements dans les mœurs et les comportements en liaison avec les évolutions technologiques. Il est à peine nécessaire d'évoquer l'avènement des technologies numériques qui ont transformé nos modes de vies, voire nos valeurs, sur quelques décennies. Il n'est pas étonnant que l'on puisse aujourd'hui appréhender des phénomènes qui autrement seraient passés presque inaperçus.

Conclusion

Le plurilinguisme ne s'intègre entièrement dans aucun domaine disciplinaire. Ceci ne nous empêche pas de prétendre qu'il peut être abordé avec une approche scientifique. Pour éviter de bousculer les classifications académiques, nous sommes conduits à considérer le plurilinguisme comme un champ qui se prête à une approche transdisciplinaire (Nicolescu, 1996) en s'appuyant sur les acquis disciplinaires. Ici, nous avons dû investir plusieurs disciplines dans l'objet *plurilinguisme* pour tenir un discours qui tient de la linguistique générale, de la sociolinguistique, de la psycholinguistique, des sciences politiques et de la philosophie.

Nous avons insisté sur un clivage tout à fait réel mais qui n'apparaît que rarement. Il est légitime, bien que contestable, de n'examiner les langues que comme outil de communication et de limiter éventuellement une discipline à cet aspect. En revanche, il ne l'est pas de définir la langue comme outil de communication. C'est ce que dit Chomsky et le fait que Chomsky ait si peu investi dans la diversité des langues,

paradoxalement, renforce la légitimité de son point de vue. La linguistique semble avoir fait fausse route pendant un demi-siècle, et en grande partie de son fait. Il est intéressant de le constater. Ce clivage a peut-être disparu. Quand on observe les domaines dans lesquels la linguistique continue d'avancer, la description des langues, les usages sociaux des langues, l'analyse du discours, on peut penser que le clivage évoqué n'est plus une question. Elle le demeure cependant. Si l'on considère l'analyse du discours, on peut se limiter à une analyse de surface ou, au contraire, travailler non seulement sur l'analyse du discours, mais sur les conditions de formation du discours, et à partir de là, on change purement et simplement d'orbite.

Aussi le fait que le clivage ne soit pas manifesté en tant que tel pose problème. Est-ce parce que l'on considère la question sans solution? Est-ce que l'on veut éviter de poser la question pourtant essentielle et contourner l'obstacle? Est-ce que l'on considère que la question est tranchée et qu'il n'y a pas lieu de la discuter? On peut enfin ne pas voir où est le problème.

Toutes ces interprétations sont possibles mais insuffisantes car, derrière ce clivage, c'est la question de la possibilité d'une langue unique qui est posée. Si le langage est une vision du monde ou une collection de points de vue, dans un monde fini, une vision du monde doit l'emporter sur toutes les autres: c'est le monolinguisme tel qu'il est porté aujourd'hui par l'Occident. Dans un monde infini et infiniment en extension, une vision du monde est et restera un point de vue sur le monde. On est obligé d'admettre la diversité. Ce qui ne veut pas dire que tout soit acceptable.

Le pouvoir est au cœur de toutes les relations sociales et interlinguistiques, et il est impossible qu'il en soit autrement. La question est de savoir si l'on intègre la diversité dans l'universalité ou si on la rejette.

Références bibliographiques

- BOUQUET, Simon & Rudolf ENGLER (dir.). 2002. *Écrits de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- CASSIRER, Ernst. 1953 [trad. 1972]. *La philosophie des formes symboliques* (3 vols.). Paris: Éditions de Minuit.
- CHOMSKY, Noam. 2016. *Quelle sorte de créatures sommes-nous?* Montréal, Canada: Lux, 26-30.
- BRUNO, Ferdinand & Charles BRUNEAU. 1887. Précis de grammaire historique de la langue française. *Revue belge de Philologie et d'Histoire* 13: 1 (1934), 363-377.
- DANTE ALIGHIERI. [1996]. *De l'éloquence en langue vulgaire. Œuvres complètes*. Paris: La Pochothèque.
- DE MAURO, Tullio & Lia FORMIGARI. 1990. *Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism*. Proceedings of the international conference, Rome, 25-28 September 1986. Amsterdam: John Benjamins Publishing Co.

- DE SAUSSURE, Ferdinand. 1916. *Cours de linguistique générale*. Notes et commentaires de Tullio de Mauro. Paris: Payot & Rivages.
- JAKOBSON, Roman, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris: Éditions de minuit.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. [2004]. *Discours de métaphysique/Monadologie*. Paris: Gallimard/Folio 391.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. 1765 [1990]. *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (livre III, chap. I, §2). Paris: Flammarion.
- NEF, Frédéric. 2000. *Leibniz et le langage*. Paris: Presses universitaires de France.
- NICOLESCU, Basarab. 1996. *La transdisciplinarité*. Monaco: Éditions du Rocher.
- NIETZSCHE, Friedrich. [1873] 1997. *Vérité et mensonge au sens extra-moral*. Arles: Actes Sud.
- POTTIER, Bernard. 1985. *Linguistique générale. Théorie et description*. Paris: Klincksiek.
- PRUVOST, Jean. 2018. *Nos ancêtres les arabes*. Paris: JC Lattès.
- STEINER, Georges. 1975. *Après Babel*. Paris: Albin Michel.
- VYGOTSKI, Lev. 1934 [1997]. *Pensée et langage*. Paris: La Dispute.
- WOLTON, Dominique. 2000. *Vive l'incommunication, la victoire de l'Europe*. Paris: Éditions François Bourin.

Annexe – **Présentation de l’Observatoire européen du plurilinguisme**

L’OEP³ s’est formé entre 2003 et 2006 dans un contexte européen très spécifique. Le bloc soviétique avait disparu et tous les pays anciennement du pacte de Varsovie s’apprêtaient à entrer simultanément dans l’Otan et dans l’Union européenne. Cette situation entraînait un déséquilibre politico-linguistique interne aux institutions européennes et devait se traduire, en quelques années, par une marginalisation de l’allemand, déjà très avancée, et surtout du français. La référence au plurilinguisme et à la diversité linguistique et culturelle qui l’accompagne devait, non seulement forger un esprit de résistance à toute forme d’hégémonie, qu’elle soit linguistique ou tout autre, mais aussi contraindre à une réflexion approfondie sur de nombreuses problématiques, éducatives bien sûr, mais aussi politiques, économiques, sociales et philosophiques.

Ce cheminement intellectuel s’est largement exprimé à travers les Assises européennes du plurilinguisme, manifestation triennale qui dépasse le cadre classique d’un colloque universitaire et rassemble, sans se défaire d’un respect rigoureux pour le rôle d’éclaireur des politiques publiques que joue la recherche, outre des chercheurs, des représentants des décideurs publics et privés et la société civile. L’OEP s’est constitué en association selon la loi française de 1901 en décembre 2006.

Tout en s’articulant autour d’axes thématiques permanents (éducation, politique, économique et social, culture), les Assises placent ces problématiques sous un éclairage régulièrement renouvelé. Ainsi les premières Assises à Paris en 2005, puis à Berlin en 2009, ont été consacrées à la Charte européenne du plurilinguisme qui reste aujourd’hui, pour l’OEP, sa référence. Traduite en 19 langues, elle est disponible sur le site de l’OEP. En 2012 à Rome, le thème a été la frontière “Langues sans frontières: le plurilinguisme!”. En 2016, à Bruxelles, l’accent a été mis sur le plurilinguisme et la créativité. En 2019, à Bucarest, le thème retenu fut celui du plurilinguisme dans le développement durable. Enfin, à Cadix, les 6^{es} Assises européennes du plurilinguisme se sont donné pour thème “le plurilinguisme, entre diversité et universalité”, thème à forte teneur philosophique tout en étant très lié à des thèmes politiques, géopolitiques, sociaux, économiques et culturels très prégnants.

Bien sûr, toutes ces réflexions se retrouvent dans notre *Lettre d’information* qui paraît cinq fois par an et dont nous avons regroupé les éditoriaux jusqu’à la *Lettre* n° 89, dans la collection Plurilinguisme sous le titre “L’impératif plurilingue, 18 ans avec l’observatoire européen du plurilinguisme”⁴. Jean Pruvost a bien voulu en rédiger la préface.

Pour compléter cette rapide description du développement de l’OEP, il convient d’appeler l’attention sur la collection Plurilinguisme⁵ qui a publié 20 volumes en six années d’existence, dont un tiers des publications concerne l’Afrique. On doit ajouter

³ <https://www.observatoireplurilinguisme.eu>.

⁴ <https://www.observatoireplurilinguisme.eu/les-actions/collection-plurilinguisme/15575-l-impératif-plurilingue,-18-ans-avec-l-observatoire-européen-du-plurilinguisme-christian-tremblay>.

⁵ <https://www.observatoireplurilinguisme.eu/les-actions/collection-plurilinguisme>.

aussi que le site Internet, qui constitue une base de connaissances assez considérable, totalisant plus de 15 000 articles, a commencé à se décliner en plusieurs sous-sites spécialisés:

- l'Annuaire des chercheurs et équipes de recherche sur le plurilinguisme et la diversité linguistique et culturelle⁶;

- le *Nouveau dictionnaire des anglicismes et néologismes*⁷. Il s'agit d'une veille avancée de caractère collaboratif pour mieux comprendre les phénomènes de propagation au-delà de l'enrichissement naturel des langues que permet entre autres l'emprunt linguistique. Une coopération a été établie avec une plateforme similaire en Italie. Cette coopération s'étendra à l'Allemagne et à l'Espagne;

- la *Plateforme pour la traduction de publications scientifiques*⁸: il s'agit d'encourager, dans la ligne de l'appel d'Helsinki, la publication d'une diversité de langues et d'en favoriser la diffusion par la traduction, notamment automatique, par une coopération entre chercheurs.

Il faut souligner l'importance des partenariats qui se manifestent de multiples façons, et qui sont intrinsèques à la vocation première de l'OEP qui est d'être un laboratoire d'idées.

⁶ <https://annuaire.observatoireplurilinguisme.eu/>.

⁷ <https://nda.observatoireplurilinguisme.eu/>.

⁸ <https://trad.observatoireplurilinguisme.eu/>.